

l'Abelle de la Nouvelle-Orleans

NEW ORLEANS PUBLISHING CO. LIMITED.

Office: 323 rue de Gravieres, entre Costi et Bienville.

Registered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC. QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE. VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

L'insoluble Problème.

La méintelligence, pour ainsi dire, qui règne entre ces deux facteurs de la fortune publique, le Capital et le Travail, est le problème de nos temps, et ne cesse d'être que lorsque les esprits s'affranchiront des passions qui ont fait faire la raison pour ne laisser parler que le cœur; ce cœur qui, s'il a parfois de beaux élans, cède aussi à des entraînements manquant de noblesse. Et cette méintelligence ne connaît pas d'horizons; on la trouve partout aux quatre coins du monde, comme preuve: la campagne que mène en France la C. G. T. pour entraîner les cheminots dans une grève. Elle multiplie les réunions et les excitations. Il y a quelques jours à Paris, à la Bourse du Travail, les meneurs habituels ont organisé un meeting où ils ont mené grand tapage devant des auditeurs qui n'étaient probablement pas tous des agents de chemins de fer. C'est là toute la routine habituelle de la révolutionnaire: ils s'efforcent de faire croire qu'ils ont embauché, pour la cessation du travail, la plus grande partie du personnel des réseaux. Comme l'a fait remarquer de reste l'autre jour, M. Millerand à la tribune du Sénat, on exagère considérablement, dans la presse, l'importance de ces manifestations. "La presse recueille, a-t-il dit fort justement, tous les échos qui viennent jusqu'à elle et les journaux, qui se flattent d'être bien informés, croiraient avoir manqué à leur devoir s'ils ne faisaient pas connaître à leur public que la veille, dans une salle, quelques quinze ou vingt travailleurs des chemins de fer étaient allés décider qu'ils étaient prêts à faire grève." C'est l'incapacité des informations portées sur des faits dont ceux qui les rapportent ne peuvent pas toujours apprécier le plus ou moins d'importance. La raison pour laquelle la très grande majorité des cheminots ne parait pas devoir être accessible aux suggestions des révolutionnaires, c'est que, depuis une dizaine d'années surtout, le sort du personnel des chemins de fer a été amélioré dans des proportions beaucoup plus fortes que ne le comportait l'accroissement des recettes. M. Millerand, dans son discours, a abordé ce sujet, et il n'a pas manqué d'insister sur ce point. Il a répondu avec beaucoup d'énergie au reproche que l'on fait aux Compagnies et à l'Etat lui-même de ne s'être pas occupés d'améliorer la situation de personnel de leurs réseaux. "C'est un reproche, a-t-il déclaré, qui ne faut, à aucun moment, laisser subsister, par ce que je ne connais pas de procédé

démagogique à la fois plus bas et plus dangereux que celui qui consiste à exciter la haine et l'envie du petit personnel contre ses chefs." Il a rappelé que l'Etat a dépensé pour l'amélioration du personnel du réseau racheté tout près de trois millions de francs en 1909, et que, cette année, pour le même objet, les dépenses s'élèveraient à treize millions et demi. Et dans cette somme considérable, les hautes traitements, ceux supérieurs à 6,500 fr., figurent pour moins de 2 pour 100. Les mêmes proportions se retrouvent quant au traitement dans les Compagnies. Il est dit plus haut que les sacrifices faits en faveur du personnel par les administrations des grands réseaux étaient de beaucoup plus élevés en proportion, depuis une dizaine d'années, que les recettes d'exploitation. M. Millerand a donné, à cet égard, des chiffres qu'on ne saurait contester. De 1895 à 1909, les dépenses générales d'exploitation pour les sept grands réseaux ont passé de 704 millions à plus d'un milliard de francs. Dans le même temps, les dépenses de personnel ont été augmentées de 393 millions à 522 millions en accroissement de 33 pour cent. Etant donné que ce que l'on appelle les gros traitements présentés dans l'ensemble des dépenses du personnel ne part très faiblement, on peut accorder à la moyenne des autres traitements la valeur d'un indice sérieux. Or, le chiffre moyen, par tête d'agent, était, en 1895, de 1,495 fr., et il s'élevait, en 1909, à 1,615 fr.; soit 120 fr. de plus. Et ici, il importe de bien faire remarquer que cette moyenne de traitement est au-dessous de la vérité. Il faut, en effet, ajouter à ce chiffre de 1,615 fr. la moyenne des allocations patronales dont bénéficient les agents, allocations faites par les administrations de chemins de fer, et qui n'est pas exagérée, du tout, de porter, par tête d'agent, à 340 fr. Cela fait donc, au total, une moyenne de traitement de plus de 1,955 fr. Quel ensemble d'ouvriers, dans n'importe quelle autre industrie, offre une moyenne semblable, et l'on considère, qu'il n'y a jamais de chômage et que des retraits importants attendent les agents à la fin de leur carrière? D'un autre côté, le repos hebdomadaire n'a-t-il pas été établi, de leur propre initiative par les Compagnies? M. le ministre des travaux publics a donc eu raison de dire qu'après ce qu'avaient fait les administrations de chemins de fer en faveur du personnel, il a mieux à faire que d'évoquer les conseils de violence et de haine.

UNE DYNASTIE.

Dans les premiers jours de l'année 1794, un petit tailleur de Toulon recevait la visite d'un officier d'artillerie — de ceux qui venaient de prendre la ville rebelle — et qui lui demandait de lui faire un uniforme neuf. Le tailleur avait travaillé pendant les opérations du siège. L'officier n'était pas riche et demandait du crédit. Le tailleur n'était pas riche non plus, mais il est confiage. Il livra l'uniforme et n'eut pas lieu de s'en repentir, car bientôt son client était nommé général et s'empressait de solder sa facture en l'assurant qu'il ne l'oublierait pas, et quand le général, d'étape en étape, devint Napoléon Ier, empereur des Français, Kriegek, le tailleur toulonnais, devint non seulement le fournisseur de Sa Majesté, mais aussi celui de la

plupart des généraux et maréchaux de l'Empire, heureux de faire leur cour au Maître en se faisant habilier par son tailleur favori. A la chute de l'Empire, l'ex-fournisseur de Napoléon ne fut pas, naturellement, en odeur de sainteté près du nouveau gouvernement et de la noblesse qui retransit d'émigration. Cependant son talent, sa renommée forcèrent les portes et bientôt la Cour vint à lui... C'est un costume portant des ateliers de Kriegek qui portait le duc de Berry lorsqu'il fut assassiné, le 13 février 1820. A la sortie de l'Opéra, par Louvre. Ce Kriegek, premier de la dynastie, vieillissant. Il se retira, mais non de ses neveux, son élève favori, devint le directeur de la célèbre maison Humann, la dispensatrice de l'élegance sous la monarchie de Juillet, et ce second Kriegek habilla, non seulement toute la jeunesse dorée, mais encore les princes et la noblesse de la cour de Louis Philippe. Il fut même le héros d'une anecdote qui fit beaucoup de bruit à ce moment. Un des généraux les mieux en cour, que nous ne pouvons désigner que par son initiale, le général F... vint un jour le trouver pour lui commander une collette de caimier avec laquelle il espérait briller au bal des Tailleurs. Cette collette devait être, selon la mode du moment, très étroite, et le général dit, en plaisantant: — Si je puis entrer dedans, je la refuse! Kriegek se le tint pour dit et envoya la collette. Le général l'essaya. Il lui était impossible de la mettre. Mais les deux hommes que le tailleur avait chargés de l'essayage avaient leurs instructions. Ils saupoudrèrent l'intérieur de poudre de savon et le général y entra comme dans un pantalon. — Elle est entrée difficilement, dit Kriegek en souriant, mais vous en sortirez tout seul... En effet, le soir, au moment où, dansant la Polonoise, le général faisait un superbe "lané" de jambes, un craquement sinistre se fit entendre et, sans la complaisance d'une bonne princesse qui couvrit de sa robe le retrait du beau danseur, il se fit produit un terrible scandale. Le général profita de la leçon et fut le premier à rendre hommage au tour de force qui avait failli lui attirer une déplorable histoire. C'est le fils de ce Kriegek qui, aujourd'hui, suivant l'exemple de ses ancêtres, a su prendre la haute main sur la mode masculine de notre époque. Kriegek n'est point un tailleur ordinaire, c'est un "conturier" pour messieurs, et ses salons de la rue Royale sont le rendez-vous, non seulement de l'aristocratie, mais de toute l'élegance parisienne et étrangère. Il est le fournisseur de nombreux rois et princesses. Ses déclarations sont autorité. De même que Naugé a triomphé dans le Grand Prix de Paris, Kriegek a gagné le Grand Prix à l'Exposition de Bruxelles. A sa visite, la reine des Belges, après avoir vu les solennités de la Conture et donné ses félicitations à tous les couturiers présents, est allée droit au stand de Kriegek, et, après s'être penchée en termes élogieux sur la façon dont était arrangée son exposition de vêtements d'hommes lui a dit: — Alors, vous êtes la première maison de Paris?... Kriegek eut un nom facile à retenir, et je m'en souviendrai. Je ne savais pas que les couturiers pour hommes cherchaient à faire la même chose que leurs confrères les couturiers pour dames, c'est-à-

dire à habiller des personnages, et à leur donner la vie. On trouve une certaine ressemblance aux deux personnages que vous avez exposés. Je ne sais si c'était votre intention, mais, en tout cas, des vêtements qu'ils portent se dégage l'élegance innée et raffinée qu'ils possèdent eux-mêmes. Si je ne me retenais pas, je leur tendrais la main. Comme on le voit, Sa Majesté a félicité directement Kriegek au vu et au su de tous ses confrères. D'ailleurs, "All Right", le journal publié par Kriegek dans un page hors texte, va donner à tous ses abonnés et acheteurs un numéro la reproduction exacte de ces deux personnages. Kriegek vient d'être reçu par S. M. le Roi de Bulgarie, ce qui n'a rien de surprenant, de même qu'il a été présenté par le roi d'Italie. Comme les deux autres Kriegek, ses ancêtres et prédécesseurs, les Rois ne peuvent avoir d'autre tailleur que lui. C'est une dynastie qui fait honneur à la France.

Victimes de la mode

M. Arren s'attriste sur le sort de tant de jolies oiseaux dont l'espèce est près de disparaître par le caprice cruel de la mode: les oiseaux dont les belles plumes ornent les chapeaux de nos élégantes: Il y a trente ans, on estime qu'il y avait environ trois millions de hérons blancs aux Etats-Unis; ils pullulaient en Chine. Aujourd'hui, ils ont à peu près disparu dans les deux pays. En 1889, il a été tué au Venezuela 1,338,738 hérons-aigrette; en 1909, les chasseurs n'ont pu en tuer que 257,916, ce qui prouve que cette espèce est condamnée à disparaître dans un avenir prochain. En ce moment, les maisons de modes recherchent les ailes blanches et les plumes de la queue du jabiru américain: à Londres seulement on vend chaque année plus de 30,000 ailes de cet échassier. La chasse est tellement acharnée que le jabiru, autrefois abondant, n'existe plus maintenant que dans les marécages d'un accès difficile. Il y avait, il y a dix ans, à l'île de la Trinité un million dix-huit cent mille oiseaux mouche, on n'en rencontre plus guère que cinq. Depuis le début de 1910, il y a eu trois grandes ventes de plumes à Londres: on y a acheté 25,000 peaux d'oiseau-mouche; et l'exportation de ces oiseaux en Angleterre est strictement défendue. Il en sera un de ces jours comme de l'oiseau-lyre d'Australie, qui est maintenant disparu. Toutes les interdictions, toutes les mesures de préservation ont été jusqu'à présent insuffisantes. En 1903, un loi a interdit l'importation en Angleterre de plumes d'oiseaux sauvages de l'Inde; il n'en fait cependant un commerce actif grâce à une série de ruses, de fraudes, de contrebandes. Les îles Linnæus sont un des terrains de réserve comme les Etats-Unis en ont plusieurs où la chasse est interdite. On y a arrêté il y a quelque temps une bande de braconniers qui avaient 335 salons pleines de plumes, représentant au moins 300,000 oiseaux tués. Cette année même, on a arrêté aux îles Hawaii, dans les réserves, vingt-trois contrebandiers qui avaient déjà recouvert 250,000 ailes d'oiseaux. Il y a quelques années, la reine Alexandra d'Angleterre avait

déclaré qu'elle ne voulait plus voir de chapeaux ornés de ces plumes. Son opposition à cette mode fut impuissante à l'arrêter. Aujourd'hui, on réclame de toutes parts des lois plus sévères et l'initiative privée se met en mouvement. Mme Russell Sage, la milliardaire américaine, vient de donner 75000 francs à l'Association "Audubon" (du nom de l'ornithologue célèbre) qui a entrepris une campagne pour la protection des oiseaux et vient d'être reconnue d'utilité publique. Les femmes seules peuvent arrêter le massacre en cessant de porter les plumes et aigrettes qui causent la mort de tant de milliers d'oiseaux.

L'ACADEMIE FRANÇAISE ET LE SUFFRAGE RESTREINT

M. Frédéric Lollée, dont on connaît les belles études d'histoire et qui vient de donner encore un très intéressant ouvrage sur Talleyrand, M. Frédéric Lollée voudrait que l'on changeât le mode de recrutement des académiciens. Tout change, dit-il, tout évolue; tout se transforme et se démocratise; seule, l'Académie a-t-elle le droit de se croire immuable et de rester fermée? Elle n'a plus rien de commun avec ce qu'elle était lors de sa fondation. Elle était une conférence privée, une assemblée de courtisans, un salon; elle est devenue une institution nationale, rentée sur le budget de l'Etat, alimentée par des dons, par des legs qui lui arrivent à l'en savoir que faire; elle est devenue une administration. Comment dès lors pourrait-elle garder ses anciens privilèges, se recruter comme un cercle et prétendre échapper au contrôle du public? M. Lollée ne va pas jusqu'à souhaiter que des académiciens soient élus par le suffrage universel; il se contenterait du suffrage restreint. Les Immortels seraient nommés par la Société des Gens de lettres, comme les Conseils généraux nomment les sénateurs. L'Académie serait le Sénat des lettres, comme le Sénat est l'Académie de la législation. La comparaison n'est pas des plus flatteuses. Il fut un temps où la Chambre haute passait pour le rempart de la République; la Chambre basse, confiante en sa sagesse, pouvait lui envoyer les lois les plus informes, certaines qu'elles reviendraient polies et amendées. C'était le temps où le Sénat se recrutait un peu comme l'Académie et appelait à lui toutes les illustrations. Il a perdu quelque peu de son prestige depuis qu'il est uniquement élu par le suffrage restreint: il compte parmi ses membres moins de personnages notables; l'élite du Luxembourg ne brille guère mieux que la foie du Palais Bourbon. En reprenant sans Immortels le droit de se soulever eux-mêmes, M. Lollée compte affranchir les candidats de maintes servitudes, les soustraire aux visites, aux

Duffy's Pure Malt Whiskey

LE PLUS GRAND MEDICAMENT AU MONDE Le Vritable Elixir de Vie

Favorite la Digestion, Stimule la Circulation, Fortifie le Cerveau, Reconstitue le Tissu Nerveux, Tonifie le Cœur, Assure un Sommeil Paisible et Prolonge la Vie. C'est un Remède Abolument Merveilleux dans la Prévention et la Guérison de Dysenterie, Crampes, Choléra, Congestion, Diarrhée, Fripsons, Fièvres, Prostrations causées par la Chaleur et Toutes les Autres Maladies de l'Esté. Le Duffy's Pure Malt Whiskey est une distillation parfaitement pure de grains d'orge brassés, le plus grand soin étant pris pour que chaque grain soit entièrement broyé, et produit sous forme d'un whiskey médical une nourriture liquide, qui est à la fois un tonique et un stimulant, et ne demande pas à être sucrée. 1900—Il y a juste un demi siècle que la formule du Duffy's Pure Malt Whiskey a été découverte. On a aussi découvert que c'était un grand agent curatif dans le traitement de toutes les maladies de l'esté et celles de la gorge, des poumons et de l'estomac. La vertu et la valeur d'un article qui a été devant le public pendant si longtemps ne peuvent pas être mis en doute. Les savants l'ont mis à l'épreuve des chimistes l'ont analysé et il a toujours été trouvé pur et plein de vertus médicinales; des médecins l'ont prescrit, des ministères de l'Évangile, des avocats de la tempérance et des hommes et des femmes de tous les rangs de la société en ont fait usage, et tous le recommandent comme le tonique stimulant le plus efficace, qui nourrit le corps, active la circulation du sang, favorise la digestion, et garde le système entier dans un état de santé normal, lui permettant de résister aux atteintes de la maladie et de la vieillesse. Pendant ces cinquante années quelques chimistes et d'autres marchands qui étaient intéressés dans des produits qui prétendaient "tout aussi bon que le Duffy's Pure Malt Whiskey", ont fait sans succès tout en leur pouvoir, pour faire tomber dans la désillusion le Duffy's Pure Malt Whiskey et de nier l'évidence du grand bien qu'il a fait à l'humanité. La renommée du Duffy's Pure Malt Whiskey s'est étendue dans le monde entier, et il est reconnu aujourd'hui comme un des médicaments les plus célèbres et les plus heureux que l'on connaisse. AVIS. — Quand vous demandez à votre pharmacien, épicer ou marchand de Duffy's Pure Malt Whiskey, demandez-le vous-même dans le véritable. Il ne se vend QU'EN BOUTEILLES CAPSULEES (jamais en verre). Cherchez le mot "TRADE MARK" sur l'étiquette, et soyez sûr que le produit est intact. Prix \$1.00 une grande bouteille. Ecrivez au Directeur Médical du Duffy's Pure Malt Whiskey Co., Rochester, N. Y., pour avoir des avis de détail sur les propriétés médicinales de ce médicament et des notices de santé communes pour la santé. Les deux sont envoyés gratuitement.



L'ABEILLE — DE LA — NOUVELLE-ORLEANS. Trois Editions Distinctes Edition Quotidienne, — Edition Hebdomadaire, — Edition du Dimanche. ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE. EDITION QUOTIDIENNE Pour les Etats-Unis, port compris: \$13.00 — Un an | \$6.00 — 6 mois | \$3.00 — 3 mois Pour le Mexique, le Canada et l'Étranger port compris: \$15.00 — Un an | \$7.50 — 6 mois | \$3.75 — 3 mois EDITION HEBDOMADAIRE Paraissant le Samedi matin Pour les Etats-Unis, port compris: \$2.00 — Un an | \$1.00 — 6 mois | \$0.50 — 3 mois Pour le Mexique, le Canada et l'Étranger \$2.50 — Un an | \$1.25 — 6 mois | \$0.65 — 3 mois Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois. EDITION DU DIMANCHE Cette édition étant comprise dans notre édition quotidienne, ne sera payée que si elle est séparément commandée. Nos agents peuvent faire leurs remises par MONEY-POSTAGE ou par TRAITES SUR EXPRESS.

Feuilleton

L'ABEILLE DE LA N. O.

LA FILLE SAUVAGE

PAR JULES MARY

Grand roman inédit. Deuxième partie. Aventures de dix millions de bijoux. LA CORBEILLE DE NOCES. Gervoise revint le soir du troisième jour. Un coup de téléphone pria

Maurice de venir trouver Denise chez lui. Le jeune homme s'y rendit aussitôt, mais son cœur battait très fort. Gervoise lui demanda des renseignements sur quelques affaires pour lesquelles il avait laissé à Maurice une initiative presque complète, après quoi il voulait lui donner des instructions pour le lendemain. Il ne s'apercevait pas du trouble du pauvre garçon. Ce fut à ce moment que Maurice l'interrompit. — Monsieur Gervoise, dit-il, je désire vous exprimer une nouvelle fois toute la reconnaissance que j'éprouve pour les bontés que j'ai reçues de vous. — Ne parlons pas de ça... dit Gervoise, gaiement... Je n'ai pas eu de bontés pour vous et vous ne me devez aucune reconnaissance, vous m'avez rendu et vous me rendrez encore beaucoup de services... J'ai donc fait une excellente affaire en vous attachant à moi... — J'ai peur, monsieur, de passer à vos yeux pour un ingrat, après vous avoir dit... ce qui me reste à vous dire... — Ce que vous avez à me dire?... — Oui... — Il y eut un silence. Et Gervoise se sentit un peu de gêne. Il pensait que Maurice allait sans doute lui avouer son amour pour Liliane. Il n'avait pas encore pris de résolution à ce sujet. Il se

tenait aller au gré des événements. Il fut donc très étonné lorsque Maurice s'expliqua: — Je suis obligé, monsieur Gervoise, de quitter votre maison... — Hein? Vous dites? Vous voulez partir de chez moi?... — Oui... — Pourquoi?... Avez-vous à vous plaindre d'un de mes directeurs? Je ne le pense pas, car ils vous tiennent tous en grande estime... — Je n'ai à me plaindre de personne. — Alors, vous vous ennuyez à New-York?... — On ne s'ennuie jamais quand on a du travail à tant qu'on veut... — Trop de travail, peut-être? Et pas assez de liberté?... — Oh! monsieur... le pensez-vous?... — Non, à vrai dire, car je crois vous connaître. Je vous ai promis de vous aider à faire votre fortune en vous intéressant dans l'une de mes maisons. Ce n'est plus, vous le savez, qu'une question de quelques mois. Patientez donc. Dans cinq ou six mois, vous serez à peu près votre maître... et pour vous faire prendre patience, je double jusque-là vos appointements... — Vous me comblez... — C'est dit... vous restez?... — Vous me faites aussi beaucoup de chagrin... — Comment cela? Excusez...

Je ne comprends que les choses toutes droites... — Beaucoup de chagrin, car je le répète, je ne puis répondre à votre affection que par l'ingratitude... — Ce qui signifie?... — Je désire quitter votre service... — Ah?... C'est donc une résolution sans retour possible?... — Oui... — Le motif?... Maurice hésita. De même corp Denis devina qu'on allait lui mentir. — Mon père et ma mère sont vieux, un peu malades... ils craignent de mourir sans m'avoir revu... — Mais c'est peut-être à arranger, avec un congé de trois mois, de six mois, ou même d'un an si vous le désirez... Maurice secoua la tête. — C'est bien décidé, je le vois? Le jeune homme ne répondit pas. Gervoise se promena de long en large dans le salon. Il avait les mains dans ses poches et il sifflait dans ses dents. C'était un signe, chez lui, d'une grande préoccupation. — Et vous comptez partir?... — Le plus tôt possible... — C'est à dire?... — Demain soir, si vous le permettez... Denis ne put s'empêcher de s'écrier: — Mais voilà qui ressemble à

une faillite! Maurice baissa la tête. Oui, Gervoise avait trouvé le mot juste. Il fallait. L'ancien ouvrier fronçait le sourcil, mécontent, inquiet. — Le murmure: — Et Jacqueline qui ne doit rentrer que demain soir... Comment faire? Il parut prendre son parti. — Et le véritable, raison d'un pareil départ aussi précipité, vous ne me le donnerez pas? Ayez confiance en moi, monsieur Bargeton? — Je n'en ai pas d'autre que celle que vous connaissez. — Vous ne voulez pas avoir confiance? répéta Denis, sur un ton singulier. — Je vous assure, monsieur... — Un geste de son patron l'interrompit. — Monsieur Bargeton, dit-il, méfiez-vous de vos yeux... On est, en général, l'artisan d'un propre infortuné... Si vous m'avez ouvert votre cœur, et si vous m'avez confié vos inquiétudes, vous m'avez donné une preuve de votre affection, à laquelle j'ai répondu de tout cœur. Mais je ne puis vous en dire plus que vous ne pouvez m'apprendre sur vous-même que des choses que je connais déjà. La phrase était à double entente.

Mais Maurice ne pouvait lui donner qu'un sens. Il comprit seulement que Liliane avait parlé de son amour et que Denise s'ignorait rien de ce qui venait de se passer entre elle et lui. Quant à son passé, au mensonge de Villédieu, à l'association, il ne lui vint même pas à l'esprit que Gervoise pouvait en être informé. — Monsieur, dit-il, j'ai fait pour que le secret de mon amour ne fût connu de personne... pas même de celle que j'aime... Je ne lui ai pas dit que je l'aime... et ce ne lui dirai jamais. — Ah! fit Gervoise, vous ne le lui avez point dit, j'en suis convaincu, mais c'est un peu comme si vous vous amusiez à parcourir les rues de New-York en oriant: "Regardez-moi... je ne suis pas mort!" Cela se voit que vous n'êtes pas mort... Le brave homme ajouta en souriant: — Et cela se voit aussi bien, que vous êtes amoureux... Il reprit, en revenant plus grave, même un peu triste: — Ce secret n'en est donc pas un pour nous et ce n'est pas de cela que je parlais, lorsque je vous faisais le reproche de ne m'avoir point confié vos tristesses et vos regrets... Me comprenez-vous?... — Non, je l'avoue! dit Maurice, troublé, le cœur serré. — Je veux parler de la chose sérieuse qui a empoisonné votre

vie... Maurice se leva brusquement. Et d'une voix altérée: — Monsieur! Monsieur! Vous savez?... — Oui... Maurice retomba sur sa chaise et se cacha la tête entre les mains. — J'habite Primerose... j'y donnais une grande fête le soir où fut assassiné Villédieu... C'est en sortant de chez moi que Villédieu fut tué, si mystérieusement, que la lumière n'a pas été faite car ce mensonge... Enfin, je voulais assister aux débats de la cour d'assises, où je vous vis très malheureux. Lorsque vous êtes venu à moi, avec la recommandation de Parabier, je vous reconquis immédiatement. — Vous êtes divinement bon, monsieur, dit Maurice. — Et il pleura en silence. — Je suis bon, peut-être, mais je ne doute pas et je n'ai jamais douté de votre innocence... Le regard de Maurice l'interrogea. Et, comme Gervoise se taisait, le jeune homme demanda: — Sauriez-vous quelque chose qui fût de nature à la prouver?... — Oui... j'aurais pu intervenir aux débats, et apporter une preuve... et je ne l'ai pas fait, et je vous en demande pardon... Je l'ai fait, je le jure, si je m'étais attendu à votre condamnation — car j'assistais aux au-